

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'285
Parution: 5x/semaine

N° de thème: 844.003
N° d'abonnement: 844003
Page: 19
Surface: 175'362 mm²

LITTÉRATURE A l'heure des vols low cost et du globe à portée de clic via Google Earth, que devient le récit de voyage? Plusieurs parutions récentes permettent de situer l'héritage de «L'Usage du monde», bible du genre.



Photo.
La Sibérie occidentale, entre Ichim et Omsk, où se sont rendus Veronique Marti et Etienne Dubus pour leur livre *La Transsibérienne. La Russie par la route, de Moscou à Vladivostok*, Slatkine, 2015.
VÉRONIQUE MARTI

Aimantations nomades

MAXIME MAILLARD

« Une littérature en mouvement, qui s'en va et revient»: c'est ainsi que Mathias Enard (Prix Goncourt 2015) a décrit son projet d'écriture lors d'une récente lecture à la Librairie du Boulevard, à Genève. Il était en compagnie de Daniel de Roulet, initiateur de la rencontre, et de Christian Garcin, auteur d'une récente chronique personnelle à bord du Transsibérien (critique page suivante). Sur le thème «Bourlinguer dans la rumeur du monde», les trois écrivains ont bavardé autour de l'hospitalité, de la générosité géographique, de leur goût pour le voyage, de l'irruption de l'Histoire dans leurs livres.

Chacun d'entre eux travaille en effet dans l'écart entre nomadisme et sédentarité, expérience de l'Ailleurs et transposition littéraire. Que ce soit en s'appropriant de façon romanesque l'histoire des échanges artistiques entre Orient et Occident (Mathias Enard, *Boussole*), en déambulant dans les paysages de la mémoire russe (Christian Garcin, *Le Lausanne-Moscou-Pékin*) ou en rendant compte, sur le mode du reportage, des vestiges des camps soviétiques de la Kolyma (Daniel de Roulet, *Tous les lointains sont bleus*). Soucieux d'ouvrir l'écriture à une densité du monde, dans une disponibilité permanente à la rencontre, ces trois auteurs s'inscrivent dans une tradition que Nicolas Bouvier qualifia, sans vrai-

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'285
Parution: 5x/semaine

N° de thème: 844.003
N° d'abonnement: 844003
Page: 19
Surface: 175'362 mm²

ment la développer, d'«humanisme nomade». Un terme qui désigne moins un genre qu'une manière de chercher dans l'expérience du déracinement une conscience des valeurs essentielles. «Il vise en général une universalité plus grande, un assouplissement du regard, une disponibilité à l'étrangeté de soi et des autres, en dehors du schéma de la filiation», estime Olivier Salazar-Ferrer. Qui vient de consacrer un essai à l'œuvre phare de l'auteur genevois, intitulé *L'Usage du monde de Nicolas Bouvier*. Publié aux Editions Infolio (collection d'études littéraires «Le cippe»), il éclaire la genèse complexe de la bible des écrivains-voyageurs, ses enjeux existentiels, la subtile alchimie entre style et polyphonie du monde. Sans négliger de situer l'ouvrage dans une histoire de l'hospitalité vagabonde, de Montaigne à Edouard Glissant, en passant par H.D. Thoreau ou Kenneth White. Coup de fil à Glasgow où il enseigne la littérature moderne française et francophone.

En quoi *L'Usage du monde* marque-t-il l'histoire de l'écriture de voyage?

Olivier Salazar-Ferrer: Nicolas Bouvier a une conscience très aiguë du lien entre voyage et dé- possession. Il sort le voyage du domaine de l'acquisition de connaissances, de l'enregistrement décoratif d'informations qui pourront servir personnellement au retour, par exemple pour briller en société. Ses textes ne cherchent pas à accumuler ou à édifier, mais à atteindre la fraîcheur de l'être, grâce à des perceptions, des formes d'existence, des sensations vives. Quand le livre paraît au début des années 1960, cette manière d'associer voyage et transformation de soi, épreuve de l'autre et leçon d'usure est un peu à contre-courant de la codification du genre, raison pour laquelle les éditeurs ne s'y intéressent pas. Cependant, d'autres avant lui avaient indiqué cette voie, comme le poète Basho (1644-1694, *ndlr*), un des maîtres du haïku japonais dont Bouvier a traduit plusieurs des voyages poétiques.

Qu'est-ce qui fait qu'on continue à le lire aujourd'hui, alors qu'il décrit le Moyen-Orient des années 1950?

– Son inactualité justement! Les grands écrivains-voyageurs sont des inactuels, des intempestifs, car leur œuvre ne respecte pas forcément les conventions sociales et mondaines de la littérature de leur temps. Bouvier est un grand écri-

vain de la sensibilité; l'actualité dont il traite n'est pas sociopolitique ou historique. Son écriture produit une puissance de vision, une attention à d'autres formes de vie, qui créent de l'«acte» chez le lecteur. C'est ce qui fait son actualité. Elle se renouvelle constamment, grâce au travail alchimique accompli dans l'héritage poétique de Rimbaud, Baudelaire, Mallarmé. A savoir une transformation de l'expérience dans le creuset de la langue, qui cherche à raviver le vécu dans l'intensité des métaphores. Ce n'est pas au nombre de kilomètres que l'on reconnaît l'écrivain-voyageur – Bouvier n'a pas tant bourlingué que ça – mais à la densité poétique du récit. C'est en cela qu'il est notre contemporain.

Quel(s) enseignement(s) pouvons-nous tirer de ce livre à l'aube du XXI^e siècle?

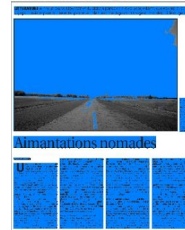
– Nous vivons aujourd'hui une idéologie de la compétition, de la performance quantitative inspirée de la logique sportive, qui est la grande idéologie du XX^e siècle. Elle me semble dévastatrice pour un certain nombre d'activités d'expression dans la culture et les humanités. Elle dévore tout. Dans un voyage, c'est le contraire. On renoue avec la lenteur. Bouvier a pensé l'envers de ce culte de la réussite: il a orchestré une parodie burlesque de la performance. Toutes les postures héroïques du voyageur des années 1930-1950, qu'incarnent des auteurs comme Joseph Kessel ou André Malraux, tous ces records sont tournés en dérision, dégonflés par l'écrivain genevois. Il a réintroduit le burlesque dans le picaresque, ce qui a fait beaucoup de bien au récit de voyage. ●●●

Au-delà de l'ancrage géographique, qu'est-ce qui caractérise plus généralement le récit de voyage?

– Il ne vise pas la connaissance, mais plutôt la reconnaissance: à travers des rencontres existentielles fortes qui constituent son noyau dur. Bien que le voyageur doive être conscient de ce qu'il traverse, il ne construit pas un savoir encyclopédique ou une collection de choses vues, sinon il verse dans un journalisme d'information. Le voyage est plutôt une forme d'approfondissement de soi, il décrit des situations humaines qui vont interroger la relation au monde du lecteur; il est habité par des invariants existentiels comme la rupture,

Lire.

Olivier Salazar-Ferrer,
L'Usage du monde de Nicolas Bouvier,
Ed. Infolio, collection
«Le cippe», 2015,
128 pp.



Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'285
Parution: 5x/semaine

N° de thème: 844.003
N° d'abonnement: 844003
Page: 19
Surface: 175'362 mm²

l'abandon (de soi, du passé), la confrontation à l'altérité, l'hospitalité. Autant de situations qui ne peuvent pas être vécues hors du voyage car il faut bien sortir de chez soi pour être accueilli (*rites*). Ce type de récit abrite également une composante picaresque, des éléments de surprise, grâce auxquels le lecteur partage des dangers.

De ce point de vue, le roman d'aventure a donné des clés au récit de voyage, mais j'insiste sur le fait que ce dernier est avant tout une transfiguration littéraire. C'est le style qui fait l'écrivain-voyageur, le travail dans l'épaisseur de la langue, la manière dont il orchestre la temporalité. On se dit que le voyage va faire le livre mais c'est faux.

Comment cette forme d'écriture a-t-elle évolué depuis Bouvier?

– L'écriture de voyage a fait exploser les genres littéraires. On y trouve à présent de l'autofiction, de la poésie, de l'essai, des formes dialoguées ou théâtralisées: il n'est plus un genre mais un carrefour de genres. C'est ce qui lui donne son intérêt, mais cela constitue aussi un danger dans la mesure où le pacte de référentialité qui l'unit au lecteur peut être rompu. Et si l'auteur brise sa relation au réel, aux lieux, à la géographie, en allant trop loin dans l'illusion et l'imaginaire – comme le fait par exemple Enrique Vila-Matas dans *Le Docteur Pasavento* – le lecteur risque de se lasser, à force d'être égaré dans un espace d'incertitudes angoissant.

Le récit de voyage est-il dès lors en voie d'extinction?

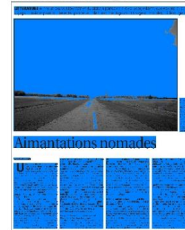
– Je ne crois pas, je ne suis pas inquiet pour son renouvellement même si nous vivons dans une sorte d'indigestion iconique. Au XVIII^e siècle, le récit de voyage permettait d'imaginer ce qui n'était pas imaginable, il offrait une visualisation de l'exotique. Aujourd'hui c'est le contraire qui se produit, nous vivons une sorte d'étouffement, d'intoxication par l'image: nous pouvons aller où nous voulons par satellite, survoler comme un oiseau l'ensemble de la Terre grâce à Google Earth. Je pense que le récit de voyage, à l'avenir, ne sera plus une exploitation de

l'image, mais plutôt une exploration intérieure de la subjectivité, un régime de spiritualité. Mais il est difficile de le prévoir. Une œuvre arrive et elle nous surprend.

«Une histoire complexe»

Peut-on retracer quelques jalons de l'évolution du récit de voyage?

– C'est une histoire complexe, qui nous vient de la Grèce, avec Hérodote, et passe par Marco Polo, dont *Le Livre des merveilles* eut un succès retentissant en Europe. A partir du XVIII^e siècle se multiplient les journaux de bord d'explorateurs comme James Cook ou Bougainville. Ils décrivent l'évolution d'une position dans l'espace jour après jour, et prennent en charge un type de relation marchande,



Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'285
Parution: 5x/semaine

N° de thème: 844.003
N° d'abonnement: 844003
Page: 19
Surface: 175'362 mm²

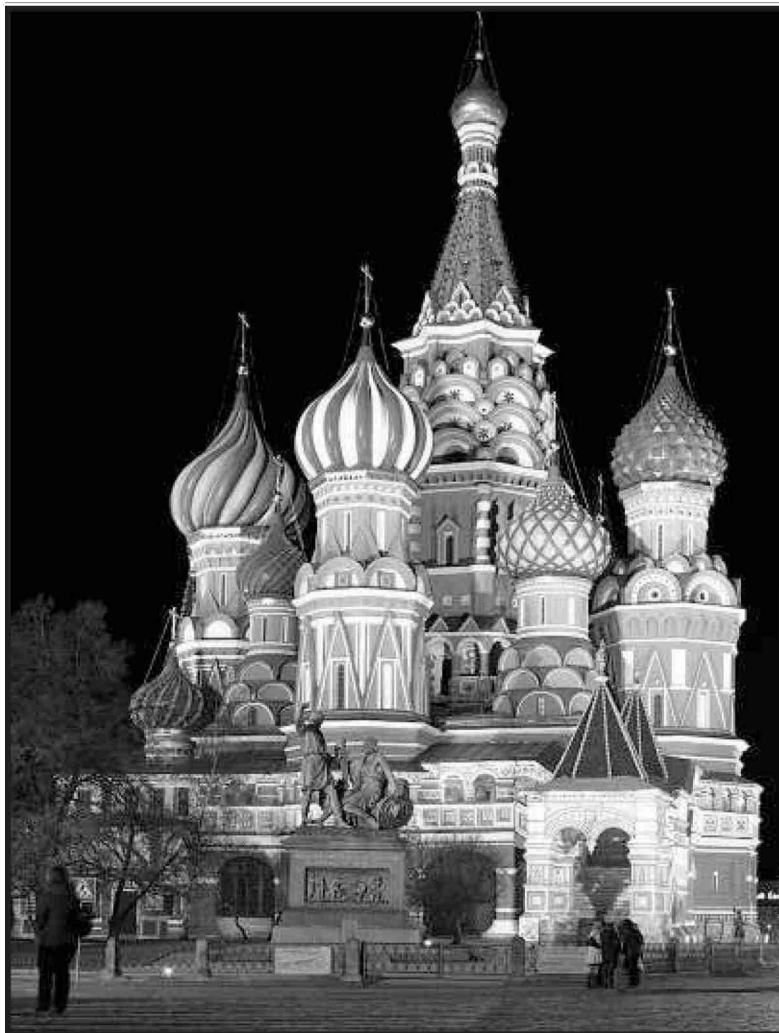
maritime, voire politique, réunissant un ensemble d'informations qui pourront servir à d'autres voyages. Très vite dans l'histoire, le voyage a été codifié culturellement: c'est le cas par exemple de l'incontournable voyage en Italie pour les peintres et les écrivains qui faisait office d'initiation à l'art suivant les grands courants picturaux des XVI^e et XVII^e siècle.

Puis avec le romantisme, il prend en charge l'histoire d'une subjectivité, la rencontre pathétique avec des paysages et des personnes. La biographie apparaît, avec sa profondeur d'émotion. Alors qu'auparavant, ce type de voyage s'apparentait à un pèlerinage, avec une forte connotation religieuse, le XIX^e siècle l'associe à la découverte de soi. Avec Nerval, Gautier, Lamartine, Chateaubriand, il rencontre la forme romanesque, et n'échappe pas aux clichés esthétiques déjà codifiés du voyage en Orient par exemple, ou de l'ascension des Alpes. Chez Pierre Loti par exemple, les constructions romanesques génèrent des postures iconiques et narcissiques qui visent le déploiement d'images séductrices pour le lecteur. Peu de vrai dans tout ça, l'écrivain romantique a utilisé le voyage comme un prétexte romanesque.

Qu'en est-il au XX^e siècle?

– Le récit de voyage accède à une nouvelle prise de conscience littéraire. Avec la crise de la modernité des années 1920-1930, il devient un espace de réflexion très intense: au lieu de descriptions interminables, de type ethnographique ou journalistique, les auteurs s'interrogent sur la vulnérabilité du voyageur, comme dans *L'Afrique fantôme* de Michel Leiris; ou *Un Barbare en Asie*, d'Henri Michaux. Le récit de voyage n'est plus un déploiement de puissance exotique ou culturelle, et le voyageur cesse de jouer les héros, d'effectuer des performances. Il entre en fragilité et en vulnérabilité. C'est un moment très important, car le récit coupe brutalement avec l'idéologie coloniale, avec les motifs de la conquête géographique, amoureuse ou militaire. On pourrait parler de libération, et il ne faudrait pas la perdre aujourd'hui, au risque de tomber dans une production journalistique très limitée.

PROPOS RECUEILLIS PAR MMD



Photos.

Ci-contre:
La Cathédrale
Saint-Basile-le-
Bienheureux
de Moscou.
PETAR MILOŠEVIC/
WIKIMEDIA

En médaillon:
Olivier Salazar-Ferrer.
DR

Roadtrip introspectif

Ce n'est pas pour l'exotisme des «belles photos de Google Images» (animaux tropicaux, plages, baobabs) que le narrateur d'*Atlas nègre* s'envole vers Antananarivo. Ni pour le travail de bénévole qui l'attend là-bas au sein d'une association, dont il va d'ailleurs vite se lasser. Mais pour prendre ses distances avec un amour inachevé et mal-en-point, qui constitue la toile de fond du double voyage – sur l'île de Madagascar d'abord, puis de Moscou à Pékin – auquel nous convie Bruno Pellegrino.

A 27 ans, le lauréat du prix du Jeune Ecrivain de langue française en 2011, et membre de l'AJAR (Association des jeunes auteurs romands), publie un premier roman en mode roadtrip introspectif, entremêlant le portrait d'une intimité en crise et la saveur du carnet de route. Le monde y pénètre sous la forme d'observations, de flot de choses perçues – l'énumération rythmant une prose bien tenue, finement descriptive, avec ici et là une image qui lui donne sa densité poétique: «Sous les pierres lisses, de grosses blattes rouges et plates soufflent comme des chats».

Pour le narrateur, les premiers temps sur l'île africaine s'avèrent laborieux, il peine à se détacher de l'Europe et des siens dont les vies bien remplies s'affichent sur leur compte Facebook. Muni de son téléphone portable et d'un accès intermittent au réseau, il promène son ennui sur Youtube, se laisse guider par le personnel de l'association, frustrant le lecteur d'une véritable confrontation au réel. Mais le désir d'arrachement est bientôt plus fort. L'hermétisme de cet autre monde s'estompe et le voilà qui monte dans un bus, laissant au voyage le soin de peu à peu «défaire» ses liens et ses freins. Prenant son élan dans l'inconnu, l'écriture accueille une de ces situations existentielles propre à l'épreuve du dépaysement: «La marche le rebooste, et à mesure qu'il s'éloigne, le monde se densifie.» Il rencontre d'autres voyageurs, flirte avec Lucie, s'abreuve de bourlingue, entre frivolités de routards, histoires de tenanciers et sincères éblouissements devant la fraîcheur du monde. Avant de poursuivre le trip aux confins de l'île, et d'être finalement rattrapé par les messages de sa copine restée en Europe, et qui elle aussi, s'est éprise d'un autre lors d'un séjour à Lisbonne.

SPLEEN RELATIONNEL

S'ouvre alors la seconde partie du livre, récemment publié au nouveau Studio d'Édition Tind, situé à Paris. Après le retour en Suisse, un nouveau départ: le narrateur et sa copine décollent pour Moscou, mégapole high-tech, kitsch et vide, aux symboles communistes désuets, où ils s'égarant dans le labyrinthe en faux marbre du métro. Ils prennent alors la direction de l'Est, via le Transsibérien. Dans le train, «ils deviennent ce paysage traversé, indescriptible, ils sont comme un fil cousu dedans». La rumeur du monde s'atténue, la curiosité descriptive faisant place à la mélancolie qui a envahi le compartiment, où leurs êtres, insensiblement, se séparent.

Récit d'un spleen relationnel, bientôt confirmé par l'opacité pluvieuse de Pékin, l'étrangeté impénétrable de Tokyo, où se projettent la jalousie du narrateur, *Atlas nègre* esquisse aussi le portrait de lieux, de paysages, de villes contemporains. En entrelaçant désir nomade et désaffection affective, Bruno Pellegrino réussit à nous communiquer le goût de cette hospitalité essentielle, tout en nous rappelant entre les lignes que la liberté du voyageur, ainsi que la fraîcheur de son regard, dépendent du degré de détachement dont il est capable. MMD

Bruno Pellegrino, *Atlas nègre*, Éd. Tind, 2015, 208 pp.

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'285
Parution: 5x/semaine

N° de thème: 844.003
N° d'abonnement: 844003
Page: 19
Surface: 175'362 mm²

Sur les traces de Cendrars

Parmi les nombreuses publications qui ont suivi le centième anniversaire du célèbre poème de Cendrars, *La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*, le beau livre de Véronique Marti et Etienne Dubuis, intitulé *La Transsibérienne. La Russie par la route, de Moscou à Vladivostok* (Ed. Slatkine), associe photographies et images pour nous faire pérégriner à travers les onze fuseaux horaires du plus grand pays du monde.

Photographe et journaliste à la RTS, Véronique Marti a promené son objectif le long des 9500 km de pistes asphaltées, renouvelant son regard au contact de monuments, des lieux visités, des coutumes, mais surtout des gens rencontrés ou simplement croisés: jeunes mariés sous la tête géante de Lénine à Oulan-Oude; pope entouré de fidèles devant une cathédrale cosaque; vendeuse de framboises près de Omsk; scène de restoroute entre Nijni Novgorod et Kazan.

Ce diaporama visuel et estival (aucune trace de neige) est accompagné des textes détaillés d'Etienne Dubuis, journaliste au *Temps*, qui a épousé avec finesse la forme du reportage. Le lecteur chemine avec les deux voyageurs au rythme des étapes, des trajets et des hôtes, qu'ils soient pêcheurs ou professeurs d'histoire, guide ou chauffeur de bus. Mais ce voyage géographiquement linéaire est aussi une plongée dans l'épaisseur de l'Histoire, où l'on croise Tchekhov, Dostoïevski, Ivan le Terrible, ou le chasseur Dersou Ouzala.

SE LIBÉRER DU TEMPS

L'Histoire, on la retrouve également au cœur du livre de Christian Garcin, *Le Lausanne-Moscou-Pékin* (Ed. La Baconnière). Un florilège de textes écrits à partir de chroniques radiophoniques composées au jour le jour au

cours d'un voyage effectué dans le souvenir du poème de Cendrars avec une équipe de la radio suisse. Kirov, Perm, Tioumen, Novossibirsk, les fleuves Ienisseï et Amour, le lac Baïkal, Oulan-Bator: une litanie de noms qui «suffit à charger l'imaginaire de mille étincelles», et que le voyageur aura à charge de confronter au réel. Grand connaisseur de «cette plaine immense où s'agite un truand» (dixit Tchekhov), l'auteur marseillais nous gratifie de son humeur vagabonde dans un journal de voyage nourri de lectures, de légendes, de notations autobiographiques.

Peu de peinture des paysages et des lieux en revanche, comme si le décor du mythique train, trop balisé littérairement par de nombreux prédécesseurs, appelait une immersion dans la mémoire. Portrait de tsars, récit de princesses, vertige de l'évolution, histoire du goulag, de l'exil et du chantier ferroviaire, la prose concise et vivifiante de Christian Garcin passe d'un sujet à l'autre, agile comme un mouflon des neiges.

En dialogue avec Cendrars qui écrivait que depuis Irkoutsk, «le voyage devint beaucoup trop lent, beaucoup trop long», il nuance: «Tout est monotone, mais rien est ennuyeux. Et le temps, soudain, vous appartient.» Phrase alchimique et décisive, de celles dont on sent qu'elles recueillent une densité d'expérience à la fois physique et perceptive, et que seule, peut-être, la «vie égarante et bonne» permet de faire mûrir. MMD

Véronique Marti (photographies) et Etienne Dubuis (textes), *La Transsibérienne. La Russie par la route de Moscou à Vladivostok*, Ed. Slatkine, 2015, 184 pp.

Christian Garcin, *Le Lausanne-Moscou-Pékin*, Ed. La Baconnière, 2015, 120 pp.